

BALANCE



Marion Renaud
Rouen | printemps-été 2020

C'est donc aussi avec des choses que nous vivons comme nous pouvons.

Ce sont des choses qui nous servent ou qui nous plaisent, qui nous déplaisent, que nous jetons, que nous vendons achetons produisons épuisons et accumulons, des choses qui traînent et c'est bien plus avec des choses que nous vivons qu'avec des hommes ou du vivant.

Nous sommes entourés d'inertes et sortis de l'indifférence, nous vivons dans les émotions que ces choses suscitent ou réclament ou permettent. Et cette relation des hommes avec les choses qui les environnent, sans doute qu'elle cherche encore à trouver l'équilibre.

Une chose, tu la suspend, tu la penses, tu la sens, tu l'écoutes et l'inventes et l'exposes en flottant comme prise dans la toile d'une douceur cruelle, tu la parles et lui parles, tu trahis son silence, tu t'amuses à tisser son cocon de prières.

Prière de s'essuyer la langue et les pupilles et les doigts qui viendront la saisir un moment.

Prière de laisser vivre ce qui nous fait vivre.

Balance ta chose. Prête attention.

Exercice infini d'inutiles méditations.

Justice pour les insignifiants.

Le vertige de l'oscillation pour baigner dans nos labyrinthes, ne pas réciter sec, ébrouer la matière.

Polliniser les perceptions.

Toujours tu te demandes où est la part des choses quand il faut bien la faire, où la gravitation tant étroit l'ici-bas. Bourdonner des pieds.

ça n'a comme ça rien d'incroyabl
e et franchement c'est tant mieu
x, c'est un caillou, un caillou,
petit, gris, poli et très doux a
u toucher et dont on ne saurait,
ma foi, plus dire d'où il vient,
mais forcément d'ici, de quelque
part ici et c'est bien suffisant
de savoir qu'ici-bas il y a de c
es cailloux petits, gris, polis,
très doux au toucher, et aussi a
patrides que profondément présen
ts, modestement présents, et cap
ables de pas grand-chose sinon d
e se tenir, palpables, tangibles
et projetant leur ombre comme de
fidèles complices des tours de l
a lumière et mémoires figées, vo
lumes sans voix de tumultes mill
énaires, c'est un caillou, un me
mbré discret de cet ensemble qui
s'étend des confins du désert, d
e la croûte terrestre aux espace
s infinis piqués d'astéroïdes, u
n morceau dur et sec et qui vail
lant demeure après que tant de v
ents, tant d'eaux, tant d'autres
bris l'eurent tant de fois cogné
secoué raboté, fait valser rebon
dir échouer s'élever, c'est un c
aillou courbé comme un vieux dos
et plus lisse que la peau d'un n
ouveau-né, voilà, bonjour à toi.



des clous, vous dis-je, des clous, nos vies si minuscules, et rouillées à la fin, lessivées jusqu'à l'os et celui-là glané entre les herbes folles de rails abandonnées, à la tête carrée, brut et numéroté, un clou, un résistant qui s'incruste dans le feu de machines habiles et sûres et pourtant, n'est-ce pas, fragiles et vulnérables, un clou qui fut serviable et rongé maintenant par les brumes humides et le temps insolent, une pointe perdue un nu à son insu un rebut révolu, une beauté fanée, une occupation de l'espace inutile, des clous, des clous, vous dis-je, nos vies, des troubles-siècles, nos rondes têtes raffinées, et refusant encore d'être numérotées, nos têtes qui sortent du visqueux et qui attirent les éclats, la chaleur, les paillettes et les joies infernales, et les marteaux magiques, et les idées brillantes, nos vies des clous semés dans des mètres carrés et des pointes levées vers des cieux qui ressemblent aux quais bondés d'une gare sans retour prévu, à nous l'oxydation.



quand nous sommes petits, nous passons pas mal de temps à imiter les grands, à faire des châteaux de sable ou une soupe de brindilles, à jouer aux autos, à vouloir être adultes et quand nous sommes adultes, c'est notre âme d'enfant qu'alors nous voudrions ne pas abandonner, pouvoir encore longtemps s'émerveiller d'un rien et sentir le bonheur de courir et sauter et trouver des trésors, infinis inutiles, traînant sur les trottoirs, les voyants lumineux des portes de garage sont autant de diamants pour les explorateurs qui n'ont pas même l'envie d'y coller un drapeau, l'étiquette d'un prix avec leur nom dessus, et ainsi cette écorce, la peau tannée d'un éléphant d'autrefois, on dirait bien que les jeunes ambitieux cherchent à s'endormir dans la prescience des coups du sort tandis que la vieillesse se aspire à la douceur d'une pluie printanière, les carapaces promettent et les carapaces râpent et tenez, cette écorce, les deux faces se valent, tendre rudesse.



bon, ce n'est pas parce que le monde a commencé sérieux qu'il ne peut pas finir comme une plaisanterie, il y a pénurie de nez rouges, nous avons mal visé en maquillant les lèvres, un tantinet trop bas, ou rosissant les joues, ou les cils et les yeux, là c'est un peu trop haut, le nez, vous dis-je, le nez, cette protubérance qu'on ne peut pourtant pas rater, le centre de la toile, il y a pénurie de flair, amputation de péninsules et calibrage de légumes, on crie au monstre melon nain, à l'horrible navet géant, à ce tragique cap de la désespérance, on se retrouve aveugle au milieu des moyennes et du discernement, point ne cueillons les fruits, on est mis au parfum semblant toujours le même, le nez, les gars, le nez, le devenir bouffon et le rire qui n'est pas de la révision mais de la décision, la discipline des clowns et l'armée des grimaces à provoquer en masse des corps morts éclatés, le sentiment de vie en hoquets soubresauts, l'ivresse perspicace de la malice complice et du souffle, soleil souffle coupé, il y a assez d'air pour taquiner le monde.



petite pierre bleue, poudre du t
rès-haut, dis-moi, dis-moi enfin
ce que tu crois, comment tu pens
es et la pulvéulence de tes sen
timents, ou montre-moi pourquoi,
je t'en prie, c'est ainsi, et la
pierre riait qui n'avait ni secr
et ni morale à souffler, et la p
ierre pleurait des larmes d'outr
emer qui clapotaient pareilles a
ux saccades brutales de son rire
et ton rire, petite pierre, est-
il si innocent ou bien le soubre
saut de ce désespoir des invainc
us dont l'impuissance les mènent
à ne rien faire d'autre, saperli
popette, que suivre la pente, et
la pierre roulait qui jamais dia
ntre ne grimpait, dévalait le lo
ng des rigoles, trébuchait imman
quablement et immanquablement to
mbait, dis pierre en voie de pou
dre, apprends donc à mon corps l
es gestes emportés, les secousse
s qui usent, apprends-moi à chut
er et à rater encore, complice d
es masses graves et bleutant par
malice, dégringolons ensemble et
moi quand nous serons, sans aucu
ne surprise, arrivés au plus bas
du néant de vapeur, alors te sou
lèverai dans l'ascension novell
e et j'aurai les ridicules bleues.



per ardua ad astra, qu'on a cru,
récité et même incorporé, depuis
pas mal de temps, dans pas mal d
e cultures pour nous donner cour
age, force et persévérance, méri
tes et distinctions et goût jusq
u'à la lie des souffrances utile
s, des efforts qui rachètent l'i
mpossible/quiétude, la récompens
e au prix de râles de soupirants
qui acceptent le pire pour un lo
intain meilleur et les coups, qu
i les souhaitent pour un peu s'i
l vous plaît de carotte tâtée du
bout d'une langue usée, et ainsi
nous avons la route bien tracée,
d'abord l'adversité, ensuite les
étoiles, d'abord tu manges ta so
upe, ensuite la crêpe au sucre e
t même plus que ça, l'un conditi
onné l'autre sans même le garant
ir, point d'étoile sans ahan mai
s fort possiblement des épreuves
sans fin, des tracas obligés que
ne compense rien, donc ardua par
di mais astra inch'allah, il vau
t mieux rester zen et partir, si
besoin, avec le juvénile et pote
lé kaïros, d'accord pour s'excit
er mais non pour s'essouffler, p
our envoyer du lourd comme siffl
ent les oiseaux, comme ce trio d
e stars, ou per astra ad minima.



allez montez bonjour, où souhaitez-vous aller, prenez place, laissez-vous tenter, voulez-vous un verre d'eau, un peu d'air, un bonbon, mettez-vous donc à l'aise, alors, où allons-nous, vous n'avez qu'à me dire et je vous y conduis par les meilleurs chemins qui sont aussi plaisants que la destination, ah bon mais comment, quoi, pourquoi vous êtes là si vous ne savez pas où vous voulez, où vous devez vous rendre, alors je sers à quoi si on ne va nulle part, mes bras sont déjà prêts et mes bottes, mon bonnet, mes lunettes ajustées, comment ça vous posez, moi je n'ai de fonction qu'à vous faire bouger, vous avez peur de quoi, ne soyez pas timide, je ne juge personne, ah vraiment le trou noir, aucun début d'idée, non non désolé non ne comptez pas sur moi, je ne choisirai pas, je ne propose pas, je réalise les vœux mais point ne les décide, et comment vous vivez, héin, c'est quand même étrange, sans ne serait-ce qu'une once d'esquisse de cap, allez, ça va aller, venez, on fait un tour et pendant ce temps-là regardez bien partout, cherchez le pas d'après.



on pourrait dire que ces trois-là sont comme les trois moments d'un lissage millénaire qui s'opère en surface et sans grande fanfare, ou plutôt multimillénaire, une temporalité que l'imagination, quand bien même exercée, peine à se figurer, que ces trois-là seraient comme trois âges d'un unique fragment, comme une fois l'eau, la glace et la vapeur ensemble, comme une seule personne, sans être saint esprit, en un point se rencontrant l'adulte, enfant jeté dans l'irreprésentable et vieillard sillonné de souvenirs perdus dans un présent laqué, qu'échangerions-nous si ne passait le temps et si déjà connue la fin rendait limpide toute la traversée, si toutes les épreuves, toutes les aspérités nous les savions caduques, en phase de terrassemment, aussi intenses qu'elles soient, les trous déterminés à être rebouchés, comme pour les pyroclastes ou n'importe quel noeud à devenir poussière en comblant les blessures, nous sautons d'heurts en heurts.



que quelque chose tu puisses trouver qui soit rouillé en te penchant et même rogné tout grignoté par la chimie des gaz du monde et que tu puisses le ramasser, le détourner de l'entropie le concevoir comme un symbole après qu'il a docilement servi dans sa fonction première, qu'un anneau rongé, las pût être chose de plus qu'un anneau rongé et las et me tournant incessamment autour d'une quelconque planète, quelle différence que l poids quel besoin et quel sens à cette simple rondelle à moitié cabossée si ce n'est pas le signe d'une étrange histoire qui commence grain de sel en pimentant, à tout hasard, la soupe un peu cosmique d'un vide originel et de vient bien plus tard l'âge du fer et du feu et des manufactures, et qui, à notre époque, est l'ombre d'une cendre, quelque béance autour de laquelle danser, quelque or dur à troquer pour ne plus rien combler, seulement tournoyer, et oser parfois nous pencher.



un jour a explosé la belle et cl
ose boule et personne n'aurait p
u prévoir un tel fracas, tout pa
raissait passer sans trop rien q
ui chagrine, tout semblait s'enc
haîner avec la bonhomie de l'éco
ulement du temps qui lisse les t
racas et tend à pacifier, du moi
ns en apparence, les tendances e
n lutte au sein d'un moi fébrile
et fausement fluide, car voilà,
justement, le joli rond du moi p
ète sous la pression, on ne peut
plus cacher et on ne doit plus t
aire, on a senti l'urgence de co
mposer avec et de ne plus faire,
ni sans, ni contre, ni comme si,
et soi-même si on sait qu'on a p
rogressivement dynamité la boule
et que, bon an mal an, on se sen
t presque prêt à faire face à l'
éclat que ne manquera pas de pro
duire un tel choc, du dehors occ
upé par d'autres closes boules q
ui roulent et roulent et roulent
et qui peut-être cachent et pens
ent en silence, la déflagration,
si soudaine et sincère, est d'un
e rare violence, s'échappent dés
ordonnés des bris de ce dedans q
u'on avait cru ceci, qui en fait
est cela, mais ce n'est pas moin
s beau, seulement plus complexe.





au loin c'est la sirène des premiers mercredis du mois qui s'élan-
ce dans le ciel blanc et tout p-
rès c'est la même alerte qui résonne dans ma tête chaque fois que je retombe sur ce bout de babiole nature, quelque chose qui frétille et ne peut s'empêcher d'un clin d'œil dérisoire de prendre ce bout de babiole pour une bestiole sur une brindille, une sauterelle, un grillon, un papillon de nuit, c'est une instance du mimétisme des insectes, leur acculturation en dissimulation de l'animal au végétal et donc l'attention qui ne peut pas grand-chose contre l'illusion, à peu près comme Ulysse qui s'attache à son mât pour ne pas succomber alors même qu'il refuse et que c'est impossible à quiconque de jouir de ces stridentes fureurs comme d'un joli chant, saute enfin sauterelle, grésille gaiement grillon et pépie papillon, on dirait l'horizon devant vos yeux globuleux et la sagesse de ceux qui vivent heureux cachés, au loin c'est la sirène trop raide ostentatoire qui crie aux loups futurs, aux saisies sans pénombre au moment où s'invite le bel inaperçu.

un deux trois tu vois c'que tu c
rois, un deux trois il était une
fois et un deux trois nous cherc
hons la joie, un deux trois tout
l'monde est le roi, un deux troi
s nous créons les lois, personne
sur la croix, un deux trois quoi
comment pourquoi, tu manges et t
u bois et tu fais des choix où t
u penses à toi, aux autres parfo
is quand tu as la foi, c'est rem
pli d'émois, un deux trois à mor
t l'entre-soi, déminons le moi e
t restons courtois, un peu malad
roits, pas tell'ment narquois, i
l n'y a pas que moi, que montent
mille voix, que bougent mille do
igts, un deux trois tu grimpes s
ur le toit et qu'est-ce que tu v
ois, le ciel qui rougeoie et des
petits pois, une graine sans poi
ds, une feuille de sous-bois, un
oeil qui perçoit, peut-être larm
oie, un deux trois d'ici tout es
t droit, pas du tout sournois, p
as petit-bourgeois, plutôt iroqu
ois, un deux trois ce que tu reç
ois, un deux trois un jour le dé
ploies, quatre cinq six une feui
lle la déplisses, sept huit neuf
la graine comme un oeuf, un zéro
la glycine bientôt, deux zéros l
es yeux au galop, trois zéros...





l'invention du point d'interrogation et son introduction dans l'écriture humaine apparaît bien comme un progrès, si par progrès on entend l'extension du domaine des possibles et notamment, ici, celle de l'expression libre dans ses formes graphiques, puis que ce que permet ce battement de plume, ce signe volatile comme en lévitation, c'est précisément ça, la mise en suspension de nos affirmations, une issue de secours au coup de hache final et l'espoir que dévie la dictée sentencieuse, et quoiqu'il faille encore supposer l'existence des bénéfices du doute et de quelque avantage à rendre ainsi publics, et pour assez longtemps si tant est qu'on prête foi à ce scripta manent, à rendre ainsi patents à l'encre indélébile nos états d'ignorance, sont-ils preuves de faiblesse ou de naïveté, ou les modestes signes d'une honnêteté ou ne marquent-ils pas, moins le droit de chacun à parler sans savoir, que le devoir de tous à faire confiance aux autres, et comme ça la question défie quiconque voudrait avoir raison tout seul ?!



l'idée d'une poche ventrale externe est vraiment très inspirante et elle a donné lieu à ce que nous avons appelé des bananes, appendices plus ou moins élégants mais fort pratiques, avouons-le sans lésiner, commode est la poche et carrément génial, le concept de sac, presque infiniment déclinable, accessoire si peu accessoire au point d'être nécessaire quand il s'agit d'y mettre ce qui sert à la toilette, et donc miraculeuse idée si tant est que nous nous demandions ce que parbleu nous avons besoin de transporter en le portant avec soi comme une maison mobile, parce que les poches ventrales externes sont absolument faites pour la vie et non pour la propriété privée ou pour les transactions financières, en somme pas pour tout ce qui touche l'ego de près ou de loin, mais précisément l'autre et la survie indifférenciée de l'espèce, ainsi le berceau, baignoire, garde-manger et belvédère sont ces poches, tandis que coffres-forts nos sacs, parfois même cases à vanité montées sur bruyantes roulettes avec force couleurs, ce que pendant au fond d'une poche, un trou.



évidemment que si ton but e
st de déplacer des mon tagne
s ou même de les escalader juste
pour enfoncer ton drapeau au som
met ou bien encore de les trouer
pour y faire passer un tunnel qu
e des voitures à toute ber
zingue emprunteront sans
sourcil, évidemment
nt qu'a lors ces infim
es proportions ayant chu d
u grand corps du règne
minéral te paraîtront si
peu, quasi insignifiantes et quo
ique colorées, mais ce sont sept
merveilles, une semaine pleine d
e pépites en miettes réunies ave
c soin sur un temps de vacances,
glissées dans une enveloppe et f
issa, envoyées par une main amie,
adresser des bouts d'univers dep
uis sa liberté et faire de
chaque postier un me nu t
rafiquant de granditud
e cosmique, ça se mble a
pproprié, solidarité simple en
tre artisans du bien, une attent
ion constante à la chaîne des ca
uses et des détours du sens et c
omme ça contempler l'éparpillem
ent sauvage de l'unité sen
sible et du charme rugue
ux du quotidien big bam.



"pensez-vous tenir dans cette fiole?", avait-il demandé d'un air plein de défi et de sagesse profonde, comme s'il était sûr de son coup et content de lui-même, hautain, sévère et distant, comme s'il donnait une bonne leçon, comme s'il n'avait vécu que pour ce et unique instant où il se sentait fier de s'être mis à l'abri de ce genre de fausse question métaphysique, où le silence était, croyait-il dur comme fer, de son côté, l'entourant d'une aura méritée de supériorité que laissait deviner un imperceptible rictus, au coin gauche de ses lèvres, il se maîtrisait bien, le bougre, se répoussant tout en finesse intérieure de l'embarras qu'il causait, puisqu'il était clair qu'aucune réponse ne pouvait convenir, dire non équivalait à se montrer stupide, littéral et d'esprit étroit et dire oui revenait en somme à faire preuve d'une telle arrogance qu'elle déclencherait, chez lui, un ricanement de plus, mais il fallait faire quelque chose: "si vous-même le pouviez, pensez-vous que la fiole voudrait vraiment de vous et vide était la fiole et vous êtes bêtes.



bizarre bizarre étrange et bizar
re biscornu tortueux pétrifié co
mme des vagues dans la cendre et
la cendre envolée comme l'eau du
tourbillon au fond de la baignoi
re en arrêt sur image et comme l
e mouvement d'une écharpe au pas
sage d'une bouche d'aération tum
ulte ébouriffé toute affaire ces
sante c'est étrange et bizarre e
t curieux comme une fin pour laq
uelle il n'existe aucune figurat
ion c'est l'ultime rivage et chr
onos avalé et les cycles en susp
ens de toute éternité bizarre bi
zarre étrange volute veloutée vo
lage envoûtement d'une valse ves
pérale aux voiles éventrés comme
des pelures d'oignons séchées pa
r mille vents venus d'un vide ar
ide comme des doigts tordus comm
e des griffes empêchées par un d
écret soudain juste avant qu'ell
es s'enfoncent dans un corps ten
dre et sage bizarre comme une vi
olence qui n'aboutirait pas mais
qui patiemment guette et transpi
re en silence l'odeur de la mena
ce ou bizarre comme un songe att
rapé le matin au filet du réveil
et qui révélerait tout l'étrange
d'un jour pourtant si ordinaire.



tu tournes sur toi-même et quand tu tournes, tu ne peux pas tourner autrement qu'en rond, tu opères un virage et l'angle droit dessine une courbe pour ta vision, dynamique et continue, et dans un roman épatant de Tom Robbins il y a ce personnage secondaire qui s'appelle Norman le Pivotant, une sorte de clochard céleste assis en tailleur sur un carrefour et qui fait sa révolution en soixante minutes, un tour complet dans un mouvement si lent qu'il est imperceptible, tu ne vois pas qu'il bouge mais toujours au passé tu vois qu'il a bougé, toupie au ralenti comme un coucher de soleil, Norman le Pivotant, la terre faite homme et nous les satellites attirés par une sensation de calme intersidéral, l'illusion d'un point fixe qui pourtant fourmille, le vertige au ras de ces rues qui ont l'air de nœuds élanés gondolés, l'ordre cycloidal et le cours sinueux de nos têtes et du temps, on dirait parfois que ce qui est droit s'efforce de contrer la voûte, le labyrinthe ou l'ivresse de la virevolte, parce qu'enfin au bout de la course, en plein chaos ça chute.



au commencement toujours étaient
au moins deux choses et pas seule-
ment une unique et simple et po-
rtant en elle-même la suite comp-
lète de l'histoire comme en un a-
uto-engendrement limpide et mono-
polistique, ça ce sont des fouta-
ises, il n'y a ni self-made man,
ni self-made monde et probableme-
nt pas non plus d'origine monadi-
que, puisque c'est déjà un probl-
ème de parler du soleil au singu-
lier, le moi n'est rien sans toi
et la terre sans la lune et si a-
u commencement était une graine,
cela suppose encore la lumière e-
t la nuit, l'oxy- et l'hydrogène
et le fatras d'humus et puis tou-
s les acteurs en place pour le b-
allet des pollens et pistils, de
même pour un oeuf, ne tombe poin-
t du ciel, requiert frottements,
chaleur et lente protection, par
quoi l'identité n'est pas close,
substantiellement liée à quelque-
s étrangers, et donc ici deux fo-
is cinq branches qui font dix do-
igts, deux étoiles en attente, n-
i mortes ni vivantes ou les deux
simultanément, au début abracada-
bra, les quatre éléments de la na-
ature contre tout contre les qua-
tre lettres du divin: dédoubler.



regarde cet oeil. mate-le te mater. regarde cette chose qui n'est pas un oeil, qui fait semblant d'être un oeil et qui feint de ciller quand tu l'inclines de bas en haut. découvre sa paupière saumon pâle et relève-la pour te laisser saisir par le cercle parfait de sa pupille d'un noir intense dans le cercle parfait de son iris azurée. observe bien, les stries blanches et bleues de cette mer paradisiaque, de ce ciel d'espérance, et puis les longs cils sombres et denses, épais, coupés nets et recourbés comme un pare-soleil un peu fruste qui aurait pour mission de protéger la beauté cristalline d'un être noble et pur, candide, vulnérable et même séraphique. imagine que ce simulacre est l'oeil de dieu sous forme de poupée, le contraire d'un cyclope en terme de symbole. et pourtant vois combien, sa mécanique à nu, ça paraît monstrueux, cet iris en plastique incapable de se contracter, jamais dilaté, jamais humide, ne reflétant ni compassion, ni plaisir partagé et aucune lueur d'intelligence. discerne donc l'industrie du mensonge, et va voir ailleurs.



ah ça, il y a de quoi faire pour embellir l'espace où nous allons chaque jour, et en passant comme à côté des choses telles qu'elles sont, j'ai dans l'idée que les vrais gardiens de la paix portent des chiffonnettes et ne lancent rien d'autre qu'un bon coup d'éponge où ça sent le pourri, qu'en somme ils sont la forme extrême et redondante des balayeurs publics et que ce qu'on entend par nettoyer la place équivaut trop souvent à une vue dégagée, nette, propre, étincelante, sentant les faux parfums et sans rien qui dépasse alors que bon, ce n'est pas un hasard si l'attribut premier de la sorcellerie est le balai magique et que cela étant demeurent intouchées dans les coins du manoir les toiles d'araignée, faire le ménage est ménager, protéger n'est pas enfermer et voyager n'est pas planer, purifier n'est pas épurer, balayer n'est pas oublier et bien sûr pacifier n'est pas para bellum, toujours c'est l'équilibre du yin et du yang vu qu'on ne pourra pas empêcher les feuilles mortes de tomber par terre, voici donc un plumeau de poche, guillemets garantis.



s'il y a des accordeurs de piano
parmi nous, et dont un certain nombre,
d'ailleurs, sont aveugles et s'il y a
aussi des accordeurs de cloches de vaches,
dont le nombre sûrement diminue de nos
jours, alors il est probable que chez
les lutins on trouve ça et là quelque
talentueux accordeur chevronné de
grelots de chapeau, ou disons de
bonnet, peut-être de chaussures en
fonction des coutumes, pour les danses
communes, que ça sonne harmonieux,
qu'on entend chacun et chacune sans
mener, à la différence des vaches qui
suivent naturellement le cliquant le
plus masculin du groupe, chez les
lutins on peut penser que c'en est fait
des chefs et que les relations sont de
co-liberté, qu'on grelotte à l'envi et
que tintent les rêves à hauteur, ou
plutôt à rase prairie, et facétieuse
est la sonnaille et le travail est
comme un jeu et la triche ne lèse
personne et les forges d'où sortent
les métaux chantants n'ont pas
d'ombres sournoises, il faut bien
prendre soin de la petite musique
de nos cœurs frémissants et croire
aux diapasons pour que tout vibre
encore.



plutôt que ça se dresse, je le préfère en creux, un creux pour se lover, pour lécher l'eau salée du bout de la langue paraissant, comme le petit doigt dans l'oreille, faite pour lui, de trou qui n'est pas troué, ce creux accueillant ce qui se dresse, c'est le jeu de l'abricoquillage et du bâtombeur, des pensées gonflées de désirs et du plaisir en vagues dans l'approche du vide et du plein, la mer qui claque et se retire et les sucs, la salive, la sueur, la cyprine et le sperme, toute la mécanique des fluides glissant sur la même longueur d'onde, les larmes d'abandon, la vapeur des corps en fusion, corps pointus, corps cambrés, corps concaves et corps convexes, atomes crochus, rimes embrassées, citrons pressés, c'est la danse dans la peau de l'abricoquillage contre le bâtombeur et leurs déclinaisons, c'est chaud humide intime, effréné et pianissimo, de la pulpe de pulpes et des langueurs criardes, staccato du piment et du grain de maïs, un zéro hors catégorie et pile et face et bouches en O et haut et bas et love et vole et U et I, tout côte à côte.



il te faut le grattoir, toi tout
seul toi toute seule qu'est-ce q
ue c'est qu'est-ce que ça vaut q
u'est-ce que tu peux donner qu'e
st-ce que tu peux faire vivre et
construire agiter toi tout seul,
toi toute seule, ça tu la sens l
a chose en toi qui attend son gr
attoir qui l'espère qui l'appell
e et même qui le fomenté qui ret
ourne la terre qui furete qui dé
blaye qui murmure et qui crie qu
i finit par hurler filez-moi mon
grattoir j'ai droit à mon gratto
ir j'ai le droit de brûler, j'ai
mon âme en sommeil je veux me ré
veiller je vous laisse le confort
t je veux l'intensité les gros m
ots les mots doux le courage qui
réchauffe et les cendres bien co
nsignées, je la veux cette flambé
e de tout le corps damné et qu'e
ncore à mourir je sache te conso
ler autour d'une étincelle toi e
t moi qu'est-ce que c'est qu'est
donc ce terrain mou qu'étouffent
les fumées sans aucun feu grégeo
is, je désire les désirs en gerb
es de rayons et nous en purs sol
eils, donnons-nous nos grattoirs
et crachons nos offenses à ce qu
i nous éteint avant de nous tuer
traquer le rêve d'une allumette.



aux quatre points, aux quatre coins, quatre besoins comme quatre pieds pour se tenir solide comme quatre pièces dessous le toit du ciel comme les deux bras deux jambes dans le cercle carré parfait et quatre directions pour la rose des vents, et voici l'air que respirer nous voudrions sans nous empoisonner à poumons déployés nous devenus voiliers à circuler portés de ferveur atomique et puis là c'est la terre à boire et à manger que cultiver nous voudrions sans nous casser le dos, partager des festins de crue frugalité et de cuits chaleureux, de savoureuses couleurs en croquants chavirants et alors c'est autour de l'eau que pour nous laver détendre forcer nous apprécions froide, bouillonnante à nous éclabousser baigner dans le lit de rivières à peine domestiquées, temps calme et vient le feu, les désirs en pagaille grattent et fourragent les draps défaits à tempêter le sang nous aimons tellement jouer à suer les peaux nues et soutirer au monde sa féconde, sa profonde immortelle énergie de labiles amours, aux quatre coins encore, une pleine vie enfin.



parmi les choses trouvées par terre et un peu écrasée dans la pâte molle d'une pelouse de jardin public, cette espèce de libellule qui s'avère être l'un des deux membres d'une paire de boutons de manchette, et de là trois pistes s'offrent à l'enquêteur à cette condition que son esprit jouisse de la disponibilité nécessaire à toute investigation curieuse, méthodique et, oserais-je dire, téméraire: en piste donc, une archéologie du présent qui s'accroche aux objets délaissés et attend que l'histoire d'une civilisation n'est que le revers de celle de ses déchets, ou place aux entomologistes du bijou à la faveur desquels nous pourrions parvenir à statuer sur le type véritable de l'insecte que cette maigre stylisation rend par trop mystérieux, ainsi que, grâce à une analyse plus systématique, sur le pourquoi des choix de bestioles avec lesquelles nous acceptons de nous ornementer, et quant à la troisième voie, elle reste toute ouverte à vous dans les limites de ce qui vous semble pertinent, prometteur et comme la libellule, privée de marche arrière.



c'est drôle, quand on y pense, d
e voir qu'on a privilégié la pro
duction du même, et jusqu'à l'un
iformité de masse, al
ors qu'il existe,
à l'évidence, e tan
t d'élégance dans
les nuances, tant de
subtilités, les variations,
tant de gammes discrètes dan
sant à leurs façons autour,
avec, contre et tout
contraire une
sorte de thé
ème, attitude que c
on mune qui l
ie, en somme, sa
ns former l'imitation e
t qui propose d'ordonner sans im
poser d'autorité, et
donc c'est drôle
à voir, à défaut
de cynisme, ce culte d
u pareil et de la symétrie, ce d
ésir si fréquent d'identité miro
ir comme pour tromper la so
litude des intrus
alors que c'est p
ourtaut si doux, le
s petites densités, les menues d
ifférences qui font grains de be
autés sur la peau bariolée et, d
e près, signent l'irremplaçable.



oir jamais
e fin mot d
histoire mai
sayer de se r
jouir des quelq
agments qui donne
à penser le puzzle
ntier puisqu'ainsi e
jeu que nous vivons i



qu'à chacun soit donné un nid, un refuge, un abri, un petit cube à lui et non pas pour être propriétaire que surtout pouvoir inviter, et non pour mettre en cage, plutôt pour prendre le temps, pour nous sentir touchés sans avoir à lutter, ou que sur chaque place on installe une serre au lieu de ces statues opaques et pleines de propagande, des serres transparentes, ouvertes à tous, fluides et brutes et dans lesquelles tu peux venir poser toutes sortes de choses qui parlent au cœur, ce serait des zones d'art public sans grand débat sur le mot "art", juste des choses à susciter notre attention comme un ballon, des confettis, un parapluie, un tas de riz, et qu'on envoie dans le cosmos par simple envie de partager, et que chacun puisse prendre ou laisser ou même détruire quoique toute proposition gardée, et comme ça dans la nuit brille la culture de la culture sous la lumière vaguante et t qu'à chacun merveille. un nid.



ou comment tu peux perdre ta superbe quand tombe la délicatesse, tu étais la reine des champs sans même le vouloir, tu enjouais les graminées cosmopolites qui comprennent environ 12000 espèces, parmi lesquelles la fétuque, les cheveux d'ange ou le chiendent pied-de-poule, tu les prenais tranquille sous tes ailes de papier froissé, tu les faisais rougir ou tu ne faisais rien et ça marchait encore, toi touche de passion sur les visages pâles et voilà maintenant, la tête chauve comme un moineau, ou l'âge, ingrat, désuet, désolatoire, de tes coupes au bol ratées, la face d'un ver benêt, d'un spermatozoïde égaré dans les prés, aveugle à toute rencontre, hagard et ridicule, vraiment c'est la descente mais tu ne chignes point, tes petits poils hirsutes sur ce qui te tient lieu de corps gringalette te réchauffent gentiment, tu sais bien que les larves longtemps repoussantes un jour connaissent leur heure et comme dit ta grand-mère, qu'on ne peut pas être et avoir été, à votre tour, amis, d'offrir vos divins pétales.





adoncques un caillo
u, pres que ron
d com me une
plein e lune
et p resque
plat comme
un ja une d'
oeuf e t d'une
couleur qui, pou
r un cai llou, n'a
ppelle presque aucun comment
aire, adoncques un caillou, rien
de plus, et toi, trois fois rien
pareil, juste un terriblement pr
oblématique être humain que, par
manque d'originalité, on situe o
scillant entre l'ange et le mons
tre, ce qu'on n'aurait presque p
as idée de faire quant aux pierr
es, presque est la marque de l'h
umain dans l'élan de son dépasse
ment, donc un caillou, la lune b
enoîte, le goût d'un oeuf et toi
dans tout ça, dans l'approximati
on de la tranquillité, pas d'exc
ès de volaille, pas de profit st
ellaire, juste un caillou merci,
la grisaille suffit, nous pouvon
s danser sous la pluie, nous déf
ier aux ricochets, tu t'approche
s, tu parviens presque à ne plus
espérer que ce sacré fichu caill
ou ait un quelconque mot à dire.

il y a toujours entre deux chose
s un lien ténu qui les rassemble
et c'est ce lien entre deux chos
es et n'importe lesquelles qui à
l'échelle de l'univers semble pe
rmettre l'intuition d'une certai
ne cohérence, quoiqu'elle hésite
à se montrer une bonne fois pour
toutes et quoiqu'elle puisse à c
haque instant pour ainsi dire ch
anger d'avis au point de nous tr
oubler, au point de s'emmêler, a
u point de devenir signe d'un cr
u hasard jusqu'à s'annihiler dan
s la contradiction, qu'avons-nou
s donc besoin de supposer partou
t des relations solides ou friab
les et fantasques et n'est-ce su
ffisant que de croire au chaos e
t au sein du chaos, à quelque fil
ot de sens où puissant est ce li
en entre choses choisies parce q
u'elles sont choisies, pourvu qu
e bien nourri et soigné soit enc
ore ce lien que peu oblige à réc
iprocité, et ici par exemple, ôter
le coquillage, c'est faire tom
ber la pelle, comme si prendre,
quoi que ce soit, c'était devoir
un peu plus tard, rendre pour éq
uilibrer, comme sur un fil c'est
le mouvement qui compte et creus
er de savoir où mettre la terre.



vingt balles, vingt balles, qu'est-ce que tu fais avec vingt balles, vingt balles de viennoiseries ou vingt balles dans la peau, c'est de l'acharnement, vingt balles c'est vraiment peu, ça passe en frais courants ou ça sert à s'offrir un beau livre ou deux poches, peut-être deux pizzas pas très élaborées ou un billet de train si tu ne vas pas loin et que tu rentres à pied, vingt balles, se demander comment le dépenser ou s'il faut l'épargner, c'est la limite avant d'être tout simplement et absolument pauvre, sans quoi tu sais déjà ce qu'épouvent vingt balles et rien ne tourne ainsi dans ta tête en désirs de luxe de chandelle à moitié consommée, mais vingt balles pour jongler, prodigieuse poussée, cadeau au monde entier, caprice d'ouvrier contre la gravité, dans ce cas même dix balles suffisent, fécondent, enivrent, la nature dispendieuse, comme le bien commun, ne compte pas ses billes, c'est free, c'est fun, c'est fou, vous n'aurez pas la joie qui se raconte complice sur le dos déléguée des mauvaises fortunes, mimosa d'invaincus renaît toujours.



détail corail cerveau, recoin de
labyrinthe, plis replis de murai
lles et murs entre les murs, com
partiments fantômes, embrancheme
nts frontières, espèces et sous-
espèces, familles, genres, divis
ions, taxons systématiques et ca
ses à tout fourrer, de l'ordre e
n rangs serrés, de l'ordre à dér
anger le désordre alentour, enve
lopper pluriel, border les effus
ions, alvéoles et cocons, vestib
ules au passage, entrées code se
cret, clarté nomenclature, accès
sans condition issue secours ok,
de l'ordre s'il vous plaît, prio
rité danger, réparation problème
s, destruction murs possible, fr
anchir scélébratesse, éloigner co
nfusion, user noms, tons, postur
es, concepts émotions, logique e
sprit raison, plis replis de mur
mures, cloisons mobilité, facili
ter seuils, ponts, tubes et tuya
ux, canaux, allers retours aller
s à tâtons traduction, privilégi
er ceci, les culs entre deux cha
ises, éviter entre-soi, trouver c
atégories, moduler fixations, dé
tail mousse fissure, bondir encl
os cloutés, retenir précision st
ructures flux et reflux et sorti
es labyrinthe et marge refondue.



un câble, un plomb, une durite ou un boulon, comme quoi si ça ça pète, c'est la fureur ou la folie, c'est la machine qui s'entortille, le mécanisme qui s'enraye, le cerveau qui sort de ses gonds et le corps qui ne répond plus et c'est la rage dégoupillée, à croire qu'elle n'attendait que ça que la raison bien ficelée marche ainsi sur des braises ardentes que rien qu'un insecte suffit dans son menu battement à faire débattre sec, c'est la bobine débobinée, explosion dormante à fleur d'éclosion de nerfs, ça retient et ça prie pour ne pas trop fort péter et quand ça arrive c'est heureux si la pièce est standard, mais pour la petite alchimie de la tête avec ses flux immatériels, là ça semble moins évident, c'est du tâtonnement bricoleur à la chandelle vacillante, et les outils pour réparer aussi bien peuvent envenimer dégueulasser pulvériser sans trop savoir d'ailleurs quoi qu'est-ce ce qui du reste fonctionnait dans l'âge où près des vieilles bécanes, donc toujours un écrou sous la main se le garder pour l'au cas où, trou torsadé pour twists mentaux.



et là qu'est-ce que vous faites,
on emmerde les cons, oh, les con
s, les cons, c'est coton, et com
ment vous faites ça, ah ça, ah ç
a c'est crème, on leur chie à la
gueule, eh bien eh bien, on leur
dit de manger leurs morts, quell
e poésie, et de nager dans l'éte
ndue de leur vomi nauséabond, di
able quelle éloquence, on leur p
isse à la raie, qu'ils aillent t
ous bien se faire aimer, c'est m
ieux, c'est mieux, et puis aille
urs c'est encore mieux, qu'ils s
e tirent qu'ils se taillent qu'i
ls se pètent et se cassent et li
ttéralement qu'ils s'auto-démoli
ssent, bon, bon, la bonne idée s
i pleine de noblesse d'âme, qu'i
ls dégagent, les salauds, les va
seux, les vicieux, les cruels et
tous les inconscients avec leurs
grés egos, et qu'on en reste là,
entre nous c'est nada, ne touche
z plus à rien, mais pardon, le p
ardon, commencez par vous offens
er vous-mêmes, indignes, indécen
tes créatures et pourritures san
s honte, bandes de dégénéreux pa
s foutus de finesse, on garde la
tendresse, encore, encore, on dé
gaine la douceur, oui oui, et la
fragilité de l'entraide sauvage.



ils s'appelleraient Lalabille et Trépipin, ce qui n'est commun mais allez savoir avec les prénoms d'où ils viennent et où ils vont et puis comment nous les portons quand voilà qu'ils nous sont donnés, et Lalabille avait grandi et Trépipin avait grandi, et chacun de son côté comme deux branches d'une même essence et toujours occupées à chercher la lumière où elle pouvait tomber, et ce fut un jour l'un sur l'autre qu'ils tombèrent pareils à deux fruits mûrs à point, et c'est de ce hasard que naquit le désir de s'unir plus longtemps et c'est dans cet état qu'ici nous les voyons, s'embrassant à pleines bouches comme on croque une poire et se tenant serrés, symétriques et paisibles et Lalabille sa langue et Trépipin sa langue et leur étroite hermaphrodite et nous pourrions nous demander quelle sorte de choses donc ils pincent en faisant désormais la paire, et puis quel linge ils lavent ensemble et ce qu'ils s'attachent à suspendre à la corde de leur amour, ou si c'est même de l'amour, ces Lalabille et Trépipin qui s'éloignent pour mieux s'encore picorer.



toujours ça fait son petit effet quand quelque chose de gros, grand ou volumineux s'avère très léger comme une piscine gonflable, ou une valise vide, ou comme les structures de l'administration et de la politique dont on devrait pouvoir se passer aux trois-quarts tellement c'est gonflé d'ego et de vaniteux au point d'avoir besoin de tamponner des feuilles pour prouver qu'elles existent et sentir leur ancrage dans l'encre déposée, sentir leur poids fantôme, alors que c'est l'inverse avec les pierres d'ailleurs, les roches extraterrestres qui ont la densité d'un camion trois tonnes cinq mais qui sont bien trop rares pour servir à tous ceux qui aiment la gonflette, donc dont une paillette n'a jamais aucune doute sur ce qu'elle représente, à savoir juste elle-même et sans nécessiter aucun vote de confiance, qu'une demi-douzaine de ces astéroïdes fantasques et volatils déboile sans préavis et personne n'irait crier au coup d'état, au privilège cosmique, ou à la fraude astrale, à la fin c'est gonflant, ces problèmes de masse, loi de la gravité pour tous.





toi la pièce manquante, la bulle
imaginée, ça oui je me connais e
t puis me refléter partout, aucu
n problème, c'est chaque fois de
moi que tout part et revient, ma
is toi, toi l'inconnu, l'autreme
nt, l'autre chose, l'angle mort,
bien vivant, de ma vue faussem
t cyclope, toi l'envers de mon f
amilier, toi le grain dans mon s
ablier, toi l'incertain de mes p
ensées, l'à-propos toujours déca
lé, le contrepied du point final
et le blanc du jeu d'un plancher
qui ne peut demeurer serré, l'in
trus, tu es l'intrus, rien qu'en
n'étant pas moi, et pour ça j'ai
besoin de toi comme le dedans le
dehors et le même le différent e
t l'ici maintenant l'ailleurs et
tous les effets de contraires qu
i en vrai font plutôt la paire m
ais dis donc toi, toi trublion t
oi puce et mouche et espèce non-
identifiée, c'est p plus faci
le à dire qu'à fair e de ces
ser de se réfléchir et de la
isser la place vacante pour du c
omplètement nouveau, de l'absolu
vierge incongru, de juste laisse
r de la place à ce qui forcément
m'oblige à décentrer, toi miroir
de ma négation, enfin inventons.



